

Pandémie, des migrantes racontent

Parution ► Vivre confinées, isolées, sans moyens? *Derrière les murs*, publié par la Marche mondiale des femmes (MMF), réunit vingt-quatre témoignages liés à la pandémie qui sont autant de rencontres fugitives mais prégnantes.

Pour des raisons souvent traumatisantes, comme c'est le cas de la requérante d'asile burundaise Léocadie, qui fuit la haine ethnique, elles ont quitté leur pays, leurs proches, leur travail, et ont pris le chemin de l'exil. Au printemps 2020, comme toute la population suisse, elles ont affronté le semi-confinement. Dans une précarité particulièrement éprouvante, puisqu'elles sont souvent seules et que leurs revenus (aides au ménage, soins à la personne) se sont effondrés du jour au lendemain.

Liliana a ainsi perdu une grande partie de son travail de nettoyage chez des particuliers:

«Cela peut se comprendre, ils avaient peur.» Ou perdu leur emploi. «La femme de ménage, c'est le premier poste qu'on supprime.» Certains employeurs compensent, d'autres non. Malgré ces pertes de ressources, il a parfois fallu résister à se faire aider. «Depuis quelques années, rappelle Marianne Ebel, vice-présidente de la Marche mondiale (MMF) et l'une des chevilles ouvrières de la publication, bénéficier de l'aide sociale empêche le renouvellement, annuel, du permis B.» Odette, qui bientôt pourra prétendre au permis C puisqu'elle est en Suisse depuis onze ans, a trouvé la force de ne pas demander d'aide sociale, malgré le maigre revenu qui lui restait durant la pandémie.

Quant on vit seule, la peur d'attraper le virus prend un tour particulier. «Qui se serait occupé de moi?» s'interroge Amira. Toujours en procédure



Derrière les murs réunit vingt-quatre forts témoignages. LDD

de demande d'asile, elle craint que ce ne soit «mal vu» et ne complique sa demande. Les craintes vont aussi aux proches confrontés à la pandémie dans d'autres pays – la France, le

Congo, l'Inde – et inatteignables. «Pourtant, toutes ont trouvé des ressources pour tenir, pour continuer à soutenir leur famille et aider les autres, relève Marianne Ebel. Aucune

ne se sent victime. Ce fil rouge traverse l'ouvrage comme une belle surprise.»

La préoccupation pour la vie des femmes migrantes fait partie de l'ADN de la Marche mondiale. Elle a présidé à sa fondation et, vingt ans plus tard, elle est toujours aussi aiguë. Deux occupations féministes avaient été prévues à la frontière franco-italienne de Vintimille et à la frontière salvado-hondurienne. La pandémie en a décidé autrement et c'est ce livre qui raconte les murs.

Pour Gülizar, le printemps 2020 aura été très actif: son association a reçu de nombreux appels de femmes isolées chez elles, en refuge ou en centre d'accueil. Elle a mis sur pied des soins médicaux, des conseils. «Les femmes étaient surchargées avec les enfants à la maison», et parfois bien en peine de les accompagner alors qu'elles ignorent encore tout du système

scolaire suisse. Cet exemple d'engagement contraste avec la solitude vécue par la plupart des autres femmes, dont certaines ont laissé leurs enfants au pays et vécu l'angoisse de ne pouvoir les soutenir. Mais le confinement a aussi été source d'apprentissage: «Cette crise m'a montré qu'il faut accorder plus de valeur à la vie», note Liliana. Arev, elle, se réjouit d'avoir enfin pu s'arrêter, prendre le temps de boire le thé avec sa fille.

Aucune des personnes approchées n'a refusé de parler: «Cela montre leur grand besoin d'être entendues, et donc reconnues», remarque Marianne Ebel. La démarche a commencé à tisser un fil entre des participantes qui ne se connaissaient pas. Pour le saisir, *Derrière les murs* est disponible en librairie ou à commander à info@marchemondiale.ch

DOMINIQUE HARTMANN